

Coeurs étroits et corps à l'écart

José Acquelin

Numéro 764, avril-mai 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Acquelin, J. (2013). Coeurs étroits et corps à l'écart. *Relations*, (764), 10-10.



CŒURS ÉTROITS ET CORPS À L'ÉCART

*Là, tout doux. S'il le faut, ne fais rien,
ne réveille personne.*

*Chacun son mirage: le soleil n'est
le sol d'aucun pied mais
la racine de tous les yeux.*

On le sait depuis toujours: le pouvoir corrompt. La nature humaine est ainsi surfaite, surtout depuis qu'elle s'accorde le statut vertical de sur-animal. Cette prérogative arrogante, d'époque en époque, de civilisation en civilisation, est vraiment loin de s'atténuer. Elle ravage l'entourage, elle saccage la terre et dépouille du simple courage quotidien tous ceux qui ne demandent qu'à être heureux sans avoir l'impression de se faire flouer à chaque coin de rue, à chaque décret de loi, à chaque propagande oligarchique, à chaque contorsion ratoureuse de la Haute Phynance. Labile alibi que celui de ceux qui s'accrochent à leurs privilèges par peur incurable de les perdre. Labile, défaillant, parce que cela révèle leurs failles. Ceux-là confondent avoir et être, vouloir et vivre, pouvoir et présence. Qu'est-ce qui pourrait les faire changer mis à part l'échec, la chute, la déconvenue, la désillusion? Parfois on se dit que la conscience de la très courte durée d'une vie humaine devrait minimalement les convaincre de la fragilité, de la leur comme de celle des autres. Mais non, rien ne semble pouvoir délivrer de leur entêtement les cœurs étroits. Est-ce l'atavique instinct de prédation qui les tient dans ses serres? Est-ce qu'ils s'imaginent qu'en ne cessant de

dévoré, ils ne seront jamais avalés à leur tour? N'ont-ils jamais souffert pour continuer à faire souffrir? Ne font-ils que s'étourdir à éluder une douleur profondément ancrée en eux, pour mieux croire ne plus avoir à l'affronter? À quoi et à qui cherchent-ils à échapper? Il y a de quoi se perdre en conjectures fugaces et vaseuses à tenter de comprendre ce qui les encastre dans le décor.

Je lâche les cœurs étroits et m'en vais chez un ami au corps à l'écart. Il a besoin de me parler. Il se sent las, épuisé. Il ne ressent aucune envie d'aller ailleurs ou plus loin. Pas plus qu'il ne comprend ce qu'il est, ce qu'il fait ici. Ce qu'il vit ne le persuade plus d'une suite passionnante. Il lui semble que toute relation à autrui commande une capacité à négocier avec une souffrance dont on ne peut discerner dans quelle mesure elle est nôtre ou le reflet de celle de l'autre sur nous. En ce monde de débit ou de crédit, il ne veut même plus savoir ce qu'il doit ou ce qu'on pourrait lui devoir. Il n'en peut plus, et ce, quelle que soit la transaction à accepter ou refuser. Il dit: ce monde est pauvre de nouvelles nouvelles et milliardaire d'inévitables redites. Il se sent exténué et, s'il lui reste une seule envie, c'est de sortir de sa ténuité. Certains meurent pour moins que ça. Il insiste: moi et ce monde? Une seule et même entité informe, corrodée, abusée. Je ne suis qu'un ectoplasme cacochyme, valétudinaire, et je ne vois pas dans quelle incarnation je pourrais m'enrôler à nouveau.

J'espère un instant le reconforter en lui faisant remarquer qu'il ne manque pas de mots pour dire ce qu'il vit et ressent. Il me répond qu'il prise de moins en moins cette faveur consentie par son éducation qu'il assimile à un

dressage serré sinon étroit. Il dit: naître ne prédit pas l'être, aimer ne verse pas de liquidités et mourir rouvre l'éternel dossier. Je dis: aucune mort ne nous certifie qu'il faille dé-naître. Il dit: et pourtant le jour meurt vite si la lumière vide les yeux et n'ouvre pas la réalité de l'ennui à la clarté de la nuit. Je dis: c'est vrai que bien souvent exister, c'est comme fumer sans feu. La jeunesse n'a pas le temps, l'âge mûr invente des questions, la vieillesse n'a plus de réponses, la durée humaine est incontinent. Il dit: oui, on ne sait pas ce qui nous connaît, on ne regarde pas ce qui nous voit, on ne peut avoir ce que nous sommes, on passe sans comprendre les portes. Je dis: mais vient un moment où l'on doit pardonner à son destin d'avoir été trop dur ou trop facile. Une allumette n'a jamais brûlé le soleil, la jalousie ne nous sert que notre vérité, aucun peuplier ne rejette un chat moqueur, la pluie n'a jamais noyé l'océan. Et la beauté plaint ceux qui l'évitent.

Il dit: c'est bien beau, bien poétique tout ça, mais qu'est-ce qu'on fait avec l'usure? Je propose: l'art de vieillir vient de ce qu'on n'a plus besoin d'être. Est-ce qu'une paix de solitude dans le plain-chant du silence serait envisageable? Il dit: dis-moi alors, comment s'arrange le silence avec l'incroyable désir? Je dis: il n'y a pas de renoncement au désir, cet élan, cet allant du vivant, il n'y a qu'un désir, qui ne renonce pas à se transformer. Il dit: à suivre donc... ●

Photo: Gabor Szilasi